**Maria Montessori et l’éducation des enfants**

L’objectif de Maria Montessori est clair : offrir à l’enfant un lieu où l’on respecte les lois naturelles de son développement pour l’accompagner au mieux, un endroit qui corresponde à ses besoins profonds. Sa priorité est avant tout de respecter la première phrase du serment de l’ordre des médecins : « D’abord, ne pas nuire. » Avant d’espérer aider, il faut déjà s’assurer que ce que nous faisons ne constitue pas une gêne, voire une entrave. Dans un second temps, une fois repéré ce dont la nature se charge très bien toute seule, se soucier de compléter son œuvre ou de pallier ses insuffisances. Avant tout, ne pas entraver, ensuite, aider. Autrement dit cesser de nuire, puis améliorer.

La découverte essentielle qu’elle a faite rapidement, c’est qu’il y a de nombreux aspects du développement de l’enfant pour lesquels l’intervention de l’adulte est inutile. En procédant rationnellement, elle a ainsi observé que certaines traditions éducatives n’avaient pas besoin d’être modifiées, mais tout simplement supprimées. L’enfant se révélait capable de développer ses capacités sans aide de l’adulte. Maria Montessori utilisait beaucoup l’observation et quand, ce faisant, elle constatait qu’un enfant progressait sans intervention extérieure, elle en concluait que celle-ci n’était pas indispensable.

On sait que certains enfants apprennent à lire spontanément, sans intervention de l’adulte. Elle se disait alors : « Et si au lieu de considérer cela comme la performance exceptionnelle d’un individu hors norme, c’était en réalité la normalité ? Et si tous les enfants qui apprennent à lire après 6, 7 ans ne le faisaient à cet âge-là que parce qu’ils ont été empêchés de le faire plus tôt, à leur rythme, au bon moment ? Que mettre en place pour faciliter ce phénomène ? Autre exemple, si un enfant est capable de se contrôler sans que les adultes aient besoin de recourir aux punitions et aux récompenses, pourquoi ne pas chercher à comprendre comment aider les autres enfants à faire de même, et se demander ce qui, dans notre attitude, les en empêche ? » C’est dans une démarche réductionniste, essayant de supprimer des habitudes éducatives, pour observer si elles étaient nécessaires ou non, qu’elle a en effet observé le désintérêt des enfants pour les récompenses. Elle a tout simplement essayé de les supprimer complètement et s’est rendu compte qu’elles n’étaient pas nécessaires. Dans le domaine éducatif, on a parfois peur de toucher à ce qui semble être un élément indispensable du système. On entend souvent, par exemple, que les notes ont des effets délétères, mais qu’elles sont un mal nécessaire. Mais lorsqu’on les supprime, le système fonctionne toujours, voire mieux. Il en est de même pour les devoirs, les punitions, les groupes d’âge homogènes par année de naissance. Maria Montessori a conclu de ses observations que ces aides étaient finalement des aides inutiles, voire contre-productives.

Maria Montessori établit fréquemment des parallèles entre le développement physique et le développement psychique. Sa connaissance de la médecine lui a permis de considérer l’idée que des manifestations spontanées sont possibles. Aucun adulte ne provoque la croissance de l’enfant : il grandit. Nos interventions ne font pas pousser les cheveux, ni tomber les dents de lait ou assurer leur remplacement. Toutes ces transformations physiques se produisent spontanément, automatiquement, suivant un plan de croissance. Et si ce plan invisible d’évolution de la personne concernait aussi les acquisitions psychiques et intellectuelles ? Et si, placé dans un environnement favorable, l’enfant pouvait spontanément apprendre à lire, à compter, à se discipliner, aussi naturellement qu’il grandit ? L’idée paraît étrange, contre-intuitive.

Pourtant, la marche, la coordination sensorimotrice, la parole sont des processus que l’enfant acquiert spontanément, et qui ne sont pas interrogés lorsque tout se passe sans souci, alors qu’ils représentent des étapes extrêmement importantes et sont le fruit d’un travail colossal et de nombreuses acquisitions cognitives. En effet, le simple fait de tenir debout, de compenser la gravité par le travail constant de toute la chaîne ostéomusculaire du pied, de la jambe, du dos, le fait de prendre en compte les informations des canaux semi-circulaires qui commandent notre équilibre, et enfin d’intégrer dans l’équation notre vision et notre perception de la position de notre corps, tout ceci est un exercice d’une extraordinaire complexité. Et les enfants le font sans qu’on le leur « apprenne. » Parler est une activité encore plus complexe : le français, en particulier, compte plus de trente sons différents, chacun demandant une position particulière de la langue et des lèvres pour être prononcé, ceci parmi une quasi-infinité de sons différents possibles. Il faut ensuite que l’enfant comprenne que certaines chaînes de sons groupés désignent des objets, qu’un silence laissé entre deux chaînes indique une nouvelle unité de sens. Aucun bébé ne prend de cours de prononciation ou de langue, et pourtant, par essais et erreurs, les petits enfants développent la capacité de parler correctement et de former les sons de leur langue natale, puis de former des phrases correctes. Dans le cas de certaines langues, les sons que les bébés apprennent si facilement sont pratiquement impossibles à produire pour un adulte étranger qui essaierait d’apprendre cette langue. On peut en conclure que des apprentissages avancés peuvent se produire spontanément, sans l’aide d’un éducateur.

Mais Maria Montessori ne se contente pas d’un émerveillement béat qui laisserait faire la nature. Elle veut comprendre comment l’enfant apprend, et se pose pour cela la question de l’inné et de l’acquis. Cette question remonte à l’Antiquité, soulève des interrogations philosophiques et a des implications sur l’organisation de la société. Qu’est-ce qui est écrit à la naissance ? Qu’est-ce qui va dépendre des efforts, des circonstances ?

Historiquement, l’idée que tout est écrit à la naissance a longtemps dominé, jusqu’à la Renaissance tardive. Les jésuites sont parmi les premiers à avoir promu l’idée de responsabilité individuelle, et donc l’importance de l’éducation. Ignace de Loyola, leur fondateur, s’est vu attribuer la fameuse citation : « *Donnez-moi l’enfant jusqu’à ses sept ans et je vous donnerai l’homme* », qui témoigne d’une croyance profonde dans le pouvoir de l’éducation.

À la fin du XVIIe siècle, le philosophe John Locke est le premier à défendre sérieusement la thèse selon laquelle l’enfant doit être considéré comme une page blanche. L’image fait scandale à l’époque, puisqu’elle affranchit considérablement l’homme de l’influence divine, et ouvre la voie au relativisme moral : l’idée que d’autres sociétés peuvent avoir d’autres valeurs que les nôtres, et tout aussi valables. Le Bien ne viendrait pas spontanément d’une étincelle divine présente en chacun, comme le présente Rousseau. Le bien devient donc une notion humaine qu’il faudrait inculquer aux enfants.

Cette idée s’impose avec force jusqu’au début du xxe siècle, où le comportementalisme nie tout caractère spontané aux humains. Pavlov, puis Watson et Skinner décrivent le comportement humain sous forme de conditionnements. Les humains apprennent selon eux à reproduire ce pour quoi ils ont été récompensés et à ne pas faire ce pour quoi ils ont été punis. Aujourd’hui, la science et la recherche ont considérablement évolué, et on ne pose plus les questions en ces termes. Mais à l’époque de Maria Montessori, le débat battait son plein.

En recherchant les lois du développement psychique de l’enfant, elle refuse de séparer l’inné et l’acquis. Elle ne considère l’enfant ni comme une feuille blanche sur laquelle on doit écrire, ni comme un mini-adulte pour lequel tout est joué. Sa vision est extrêmement moderne pour l’époque. Sa théorie, c’est que l’enfant vient au monde avec une capacité innée : celle d’acquérir ! L’enfant est une page blanche, mais il est génétiquement déterminé pour écrire lui-même dessus. Les chercheurs en neurosciences l’ont depuis démontré.

« *L’enfant n’est pas un vase que l’on remplit, mais une source que l’on laisse jaillir* », disait Maria Montessori en s’inspirant de Montaigne qui écrivait dans *Les Essais : « L’enfant n’est pas un vase qu’on remplit, mais un feu qu’on allume. »* Dans la formule de Maria Montessori, l’enfant est encore plus actif. Autrement dit, si on souhaitait développer la métaphore, si l’enfant était un vase, il pourrait se remplir spontanément. Et ce n’est pas surprenant, car ce vase est immergé dans l’eau : tout, autour de lui, est stimulation à son apprentissage permanent. Toutes ses expériences laissent des impressions sur l’enfant, grâce auxquelles il se construit. Il est attiré par ce qui l’entoure, en particulier par ce qui lui permet d’apprendre. L’enfant acquiert spontanément des capacités en fonction de ce que son environnement lui propose ou non, en imitant les humains de son entourage. Il construit son langage en écoutant parler. Il développe ses capacités motrices en se déplaçant, en interagissant et en observant.

Après avoir mis cette idée d’autoconstruction de l’enfant en exergue, Maria Montessori en déduit que si les enfants se développent spontanément en fonction de ce qui est disponible autour d’eux, c’est sur l’environnement qu’il est nécessaire d’intervenir et non sur l’enfant lui-même. À la maison comme à l’école, il s’agit donc de préparer un environnement adapté aux besoins et aux capacités des enfants. Cela semble tout simple, mais c’est absolument révolutionnaire à l’époque. Selon elle, il n’est pas question de modifier quelques éléments à l’école (plus d’autonomie, moins de punitions par exemple), mais de tout repenser différemment : le but et les moyens. Renilde Montessori aimait dire des écoles de son aïeule qu’elles « *ne sont pas des écoles alternatives, mais des alternatives à l’école* ». Maria Montessori a réimaginé l’école avec un objectif utopique et réaliste à la fois : en faire un lieu propice au développement harmonieux des enfants.

Sur le plan physique, on sait que les enfants n’ont pas besoin de nous pour grandir. On les aide à être en bonne santé (nourriture adaptée, en bonne quantité) et on les protège des circonstances extérieures qui pourraient leur nuire (climat, violence, maladie, etc.). Sur le plan psychique, c’est la même chose, notre intervention n’est qu’une aide et ne devrait pas être considérée comme la cause de l’apprentissage de l’enfant. On peut se réjouir : « J’ai permis à cet enfant d’apprendre à lire facilement. » Mais on ne devrait jamais se dire : « J’ai appris à cet enfant à lire. » Telle est la vision de Maria Montessori : ce n’est pas grâce à l’école que l’enfant apprend, l’école est simplement le lieu où les apprentissages naturels sont facilités.

Charlotte Poussin, Hadrien Roche, Nadia Hamidi, Montessori de 6 à 12 ans, Apprends moi à penser part moi-même, Eyrolles, 2018 (extraits).